La Gazette des archives

De Descartes à Boltanski, ou petites réflexions sur les principes et usages de l'émotion au pays des archives

Isabelle Rambaud

Citer ce document / Cite this document :

Rambaud Isabelle. De Descartes à Boltanski, ou petites réflexions sur les principes et usages de l'émotion au pays des archives. In: La Gazette des archives, n°233, 2014. Les archives, aujourd'hui et demain… Forum des archivistes 20-22 mars 2013 (Angers) pp. 91-116;

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2014_num_233_1_5127

Document généré le 15/03/2017

De Descartes à Boltanski, ou petites réflexions sur les principes et usages de l'émotion au pays des archives

Isabelle RAMBAUD

« L'émotion est un instrument de plus pour ciseler la pierre, celle du passé, celle du silence »
(Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, 1989)

« Pour qu'il y ait archive, il faut un lieu extérieur, des institutions, des techniques de consignation, une topographie, une autorité »
(Jacques Derrida, *Mal d'archive, une impression freudienne*, 1995)

L'été 2012 a vu deux événements, très distants *a priori*, se télescoper et former indirectement ma motivation à proposer cette réflexion :

- l'exposition « Les maîtres du désordre » au musée du quai Branly (avril) qui s'est intéressée « aux figures du désordre, inscrites au panthéon de nos croyances et des cultures, de Dionysos à Seth Typhon, et aux techniciens, chamanes et autres intercesseurs ici appelés "maîtres du désordre", chargés des négociations avec les forces du chaos »[1].

Cette troublante exposition m'a interrogée sur notre rôle face aux masses des versements (déversements) qui, venus d'un autre temps, sont le reflet d'un ordre établi (ou à l'inverse des révoltes individuelles et des émotions

[1] DE LOISY (Jean de) et HELL(Bertrand), dir., *Les Maîtres du désordre*, Paris, Musée du Quai Branly, RMN-GP, 2012.

populaires) comme l'a souligné Arlette Farge à propos des archives judiciaires : « l'archive naît du désordre »[1].

D'un autre point de vue, les archives, qui nous sont parfois livrées dans le plus grand désordre, prennent une nouvelle forme grâce à nos contrôles, nos analyses, nos cotes… un monde palpitant certes, mais sous contrôle et ritualisé ;

- l'enquête menée par l'université de Montréal sur la question de l'émotion dans nos métiers d'archivistes, dont les résultats viennent de nous être transmis.

Depuis, j'ai pu constater que nos cousins francophones étaient bien pionniers en la matière : en 2009, Yvon Lemay, professeur adjoint à l'université de Montréal, étudiait la thématique « Art et archives : une perspective archivistique », soulignant que « les documents d'archives possèdent aussi la capacité de toucher, de troubler, d'émouvoir. Une valeur qui n'a pas été jusqu'ici pleinement reconnue »[2]. Il dressait à cette occasion un état très complet des colloques, expositions et recherches menées en Allemagne, au Canada et en France depuis 1998 et proposait une terminologie nouvelle pour cette dimension occultée des archives porteuses d'une « valeur d'évocation », allant au delà de la simple valeur esthétique.

En 2010, le congrès des milieux documentaires (GIRA) proposait dans son 6e symposium, à Montréal toujours, la thématique « les archives, de l'information à l'émotion » (3-5 novembre 2010). À cette occasion, Denis Lessard avait analysé les archives photographiques déposées par des institutions publiques sur le site de partage Flickr, retrouvant par exemple « l'incarnation même de l'inquiétude… la madone de l'angoisse » avec *Migrant mother*, la photographie de Dorothea Lange (1936, Lakewood Memorial Park).

Enfin, la question de la réutilisation des documents produits par un artiste pour son travail (ce qu'on appelle le « re-enactment ») est d'une actualité certaine comme en témoigne le colloque international des universités de Strasbourg et de Rennes (avril et automne 2013), intitulé « De l'archive au re-enactment : les enjeux de la re-présentation de la performance ».

---

[1] Arlette Farge, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 36.
[2] LEMAY (Yvon), « Art et archives : une perspective archivistique », *Encontros Bibli*, 2009, p. 65.

L'émotion comme sujet d'étude historique est, de son côté, en pleine croissance avec des phares sur la question, à l'étranger avec Genève (Centre interfacultaire en sciences affectives/*National center of competence in research affective sciences* - CISA/NCCR), Berlin (*Institut für Deutsche und Niederländische Philologie* et Centre pour l'histoire des émotions à l'Institut Max Planck *für Bildungsforschung* - Institut pour le développement humain), l'Australie (Crawley, university of western Australia : *Australia research council, center of excellence for the history of emotions* - Europe, 1100-1800), mais aussi la Suède (Umeå University, Réseau « *for the Cultural History of emotions in premodernity* » - CHEP), l'Universitad de Navarra (*Cultura emocional e identidad* - CEMID), Rome (Universita degli studi di Roma « *La Sapienza* » : recherche interdisciplinaire sur les émotions et les états d'esprit en Chine sous les Ming-Qing) , Berkeley University of California (*International society of research on emotion* - ISRE), Goettingen, (Kiel academy of science : recherches sur la dignité humaine, la honte et la dégradation etc.) et Londres (University de Birkbeck : séminaire de recherches sur la souffrance).

En France, Aix-en-Provence se distingue avec le séminaire de recherche sur les XVIIe et XVIIIe siècles (programme 2010-2011 sur « Les émotions et leurs langages ») et le groupe de recherche EMMA (Les émotions au Moyen Âge) de l'Université Aix-Marseille I/LERMA, avec Damien Boquet (publication avec Piroska Nagy de « La chair des émotions », dossier de la revue *Médiévales,* n° 61)

On peut aussi citer Paris avec le Centre de recherches historiques (groupe d'anthropologie scolastique) et Nice avec le groupe de recherche « Pouvoir des arts » (PDA).

Tout un parcours, depuis la fin des années 1980, éclairé par les figures d'Alain Corbin (*Le Miasme et la jonquille*, 1982 et *Le Village des cannibales*, 1990), celle d'Arlette Farge (*Le goût de l'archive*, 1989) et certaines publications comme *L'histoire des larmes (XVIIIe-XIXe siècle)* d'Anne Vincent-Buffaut (1986, Marseille, Rivages, réédité en 2001 chez Payot), mais aussi *Le rire sous la Révolution* (Antoine de Baecque).

Citons enfin ces dernières parutions :

- la revue *Écrire l'histoire, dossier Émotions*, deux numéros, printemps et automne 2008, Gaussen ;
- « *L'ennui, Histoire d'un état d'âme (XIXe-XXe siècles)* », 2012, Publications de la Sorbonne.

De ce fait, je me suis interrogée sur la place réelle ou supposée que les émotions occupent dans le monde rationnel des archives, entre ordre et

désordre, et en regard sur les conséquences que cette interaction induit pour nos usagers et pour nous-mêmes, professionnels des archives.

Un monde ordonné

Le premier constat que nous faisons aisément est le suivant : les archives, qui sont le reflet de l'ordre établi, de la production administrative ou sociale, forment un monde hiérarchisé et ordonné à la manière de la pensée qui se construit. Pour retrouver les preuves ou les actes authentiques, il faut classifier et inventorier. Suivre donc une méthode éprouvée au fil des siècles et mise en œuvre par chapitres, articles et titres avec le droit canonique et civil au Moyen Âge ou par l'ordre alphabétique avec les dictionnaires du XVIe siècle.

Descartes, avec son *Discours de la méthode* (1637), formalise les « principes pour bien penser ». On y trouve les « bonnes règles » qui peuvent s'appliquer aussi au traitement des archives et à l'élaboration des thésaurus :

> « conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres… faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre ».

Le deuxième constat est que ces mêmes archives contiennent des informations sensibles et peuvent provoquer des émotions selon les personnes qui les consultent.

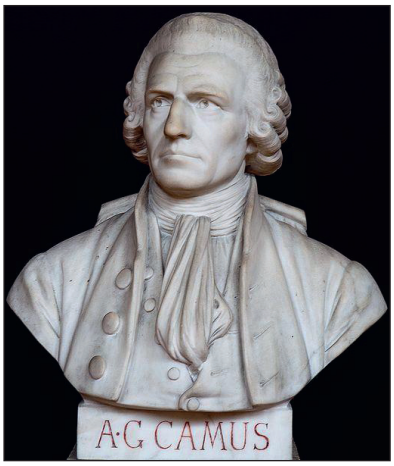
Pour autant, ces émotions elles-mêmes sont classifiables, du moins si l'on en croit toujours Descartes lorsqu'il analyse, en trois parties et 212 articles, leurs « mouvements » et leur « mécanique » (*Les Passions de l'âme,* 1649).

Au fil des siècles, cette tendance va se renforcer avec, au XVIIIe siècle, l'importance de la classification de Carl von Linné (1707-1778) qui divise le monde vivant en taxons (groupes d'espèces) et rangs de taxons (genre, famille, ordre, etc.) avec un système d'emboîtement des taxons et une hiérarchie des rangs qui connaît un succès fulgurant avec le *Systema naturae* (1735-1758) et le *Species plantarum* (1753). Cette classification qui induit une supériorité de certaines « espèces » (et est aujourd'hui remplacée par la classification phylogénétique) a, dès sa parution, été critiquée par la philosophie des

Lumières, et particulièrement par Buffon (1707-1788) à travers son *Histoire naturelle* (1749-1789) qui impose l'usage de la nomenclature.

Ces influences convergent en une sorte de cristallisation à travers la personne d'Armand-Gaston Camus (1740-1804), avocat janséniste, spécialiste de droit canonique, archiviste de l'Assemblée constituante, fasciné précisément par *L'Histoire naturelle* de Buffon.

Nommé garde des archives générales le 4 thermidor an VIII, il met sur pied un système rigoureux de classement des documents et procès-verbaux des assemblées parlementaires : « aux dires de ses contemporains, il avait un caractère inflexible, opiniâtre et sévère, il était d'une probité rigide et très attaché à ses opinions. Sous des dehors froids et réfléchis, il cachait un enthousiasme facile à enflammer »[1].



Buste d'Armand-Gaston Camus, Salle du serment du jeu de paume, Versailles
© Philippe Dessante

Organiser, structurer, trier, classer, mettre en forme, hiérarchiser, sont ainsi devenus les maîtres mots du métier de l'archiviste. Se faisant, celui-ci se préoccupe avant tout du sens des documents qu'il manipule et ordonne ce qui conditionne leur avenir. Leur résonnance émotive potentielle ne vient qu'en deuxième plan et selon sa sensibilité personnelle.

[1] DELMAS (Bruno), « Armand-Gaston Camus (A40-1804), Premier garde national des Archives nationales », dans *Bulletin de la société historique du VIe arrondissement de Paris*, n° 22, 2009, p. 48.

Les archivistes, disait Gérard Naud, sont les « artisans du remembrement de l'information »[1].

Ce terme de « remembrement », avec ce qu'il a de technique, évoque (inconsciemment ou non), sinon une opération médicale, du moins le remembrement agricole qui découpe, regroupe et recompose le paysage, l'ordonne et le peigne, afin d'obtenir de plus vastes parcelles et de recomposer les propriétés pour les rendre efficaces et économiquement viables. Mais cette opération se fait la plupart du temps au détriment des haies et de la diversité écologique.

Si l'on considère que les émotions sont présentes aux archives comme les oiseaux dans les haies, la question est de savoir sous quelles formes elles se manifestent, comment elles subsistent et qui profite de leurs chants.

Les archives comme accélérateurs d'émotion

Un cadre matériel d'exception

Le « lieu Archives » peut en soi être considéré comme porteur d'émotions fortes. De nombreux écrivains et historiens de l'époque romantique en ont témoigné et, depuis leurs écrits, l'approche de tels lieux est forcément imprégnée de leur sensibilité tout comme un coucher de soleil devient « impressionniste » après Monet.

Michelet a, pour toujours (et pour les archivistes), fait de ce lieu de conservation un site au décor chargé d'émotion : « Je ne tardai pas à m'apercevoir dans le silence apparent de ces galeries, qu'il y avait là un mouvement, un murmure qui n'était pas de la mort… Ces papiers ne sont pas des papiers, mais des vies d'hommes, de provinces, de peuples » (1833).

Depuis, cette appréciation est reprise avec des variantes par les archivistes-historiens du XXe siècle. Emmanuel Poulle, évoquant l'École des chartes, est dans la même veine :

> « Je dois confesser que, traversant presque quotidiennement, depuis quarante ans, et souvent plusieurs fois par jour, le couloir d'accès à la bibliothèque de l'École [des

[1] *La Gazette des archives*, n° 100, « Varia, dont les archives et la mer » (1978-1), Paris, Association des archivistes français, p. 12.

> chartes] où sont traditionnellement mis en rayonnage les répertoires, inventaires et catalogues des archives et des bibliothèques françaises, il n'est aucune fois où je n'ai ressenti un choc à la vue de ces centaines de volumes qui traduisent, visuellement, le colossal travail accompli par mes confrères »[1].

Tout comme Robert Fossier :

> « […] ce sanctuaire de l'érudition. Et, tout de suite, le saisit l'odeur, l'odeur de cire, de bois, de poussière et de papier humide qui le suivra jusqu'à sa retraite, le sentiment du poids écrasant du passé qui tombe de ces hautes boiseries saturées de livres, dans le silence feutré que trouble seulement le froissement des pages tournées, ou, aujourd'hui l'infime cliquetis des ordinateurs portatifs »[2].

Ou Caroline Piketty : « Mais il vous est aussi arrivé d'être étourdi, groggy, bouleversé par ces alignements interminables de cartons qui vous ont rappelé les rangées muettes des urnes funéraires »[3].

Le « primo-visiteur » est tout pareillement saisi et l'exprime avec autant de sensibilité avec un vocabulaire tout droit sorti du sacré.

Ainsi, Christian-Thierry Drevelle visitant les Archives départementales de la Gironde :

> « Les Archives départementales de la Gironde sont une première pour moi et une vraie révélation **:** le lieu, le silence, le côté monacal ne sont pas pour me déplaire, c'est un vrai "recueillement". Cette atmosphère permet de développer la concentration et la perspicacité nécessaires pour la découverte de vrais témoignages.
> Cette démarche est évidemment très enrichissante. Elle procure la sensation de toucher du doigt la vérité et donc d'y puiser une parfaite analyse, en tout cas personnelle. Nous sommes dans l'émotion et c'est aussi une manière magique de prendre le temps, une prise de conscience, qui est aujourd'hui un vrai luxe »[4].

Les mises en scènes muséographiques qui, pour les expositions, créent des ambiances sensibles, procurent également des émotions fortes voulues par les scénographes : sentiment d'être écrasés par la masse des documents (comme dans l'exposition *Fichés ?*) ou « plongée dans le passé » avec la reconstitution en

---

[1] « Historiens ou fonctionnaires de la conservation ? », dans *L'École nationale des chartes, Histoire de l'École depuis 1821*, Thionville, Gérard Klopp Editeur, 1997, p. 34.

[2] « Préparer l'École des chartes », dans *L'École nationale des chartes, Histoire de l'École depuis 1821*, Thionville, Gérard Klopp Editeur, 1997, p. 159.

[3] PIKETTY (Caroline), *Je cherche les traces de ma mère, chronique des archives* Paris, Autrement, 2006, p. 27.

[4] « À la recherche des plans du Cupidon fou », dans *La Gazette des archives*, n° 227, « Actes des rencontres annuelles de la section des archives départementales de l'AAF, 2 et 3 février 2012 », Paris, Association des archivistes français, p. 37.

3D du cabinet de notaire au XVIe siècle (exposition des Archives nationales en 2012).

Au-delà du décor, c'est la matière même des archives qui provoque des effets physiques directs sur le corps et sollicite les sensations. Du moins, le support traditionnel, qu'il soit parchemin ou papier :

> « La vue d'un registre, l'odeur de l'encre du XVIIe siècle, le toucher d'un parchemin mais aussi la vue d'un film 8mm, l'odeur des papiers des années 1970 ou le toucher froid d'un vieux format de bande magnétique sont un vecteur de compréhension directe de la notion de temps historique qui finalement est un préalable à l'acquisition des faits et des idées qui s'y rapportent »[1].

Steven Kaplan (professeur à l'Université Cornell de New York) :

> « Ce n'est pas qu'un contact physique, c'est un contact sensuel ! C'est comme si on vous donnait une photo de baguette de pain au lieu de vous faire ressentir sa croûte qui craque sous les doigts. C'est un désenchantement de l'historien… Évidemment il y a une démocratisation, mais c'est comme acheter son pain au supermarché : c'est vraiment moins bon !... Il faudrait réenchanter les archives, revaloriser ce genre de recherche, re-séduire les étudiants »[2].

Lettres données aux Archives départementales de Seine-et-Marne (avant leur traitement)

278J © I. Rambaud

[1] Marie-Anne Chabin, *Archiver, et après ?,* Paris, Djakarta éditions, 2007, p. 116.

[2] *La Gazette des archives*, n° 225, « Archives et archivistes sous le regard des historiens et La loi sur les archives de 2008 et ses conséquences » (2012-1), Paris, Association des archivistes français, p. 14.

Pourtant, ce ressenti peut aussi être totalement rejeté par un grand savant comme Paul Veyne (historien de l'Antiquité), qui conteste la fameuse « odeur du papier » et lui préfère la dématérialisation contemporaine :

> « Qu'est-ce que c'est que cette histoire d' "odeur du papier" que l'on évoque sans cesse ? Un livre sent généralement la vieille colle. Ne soyons pas archaïque. En 1455, il y avait des gens qui expliquaient que le manuscrit était mieux que la Bible de Gutenberg »[1].

Pour l'archiviste, confronté aux supports, l'émotion est davantage liée à la crainte des destructions potentielles et aux problèmes de conservation matérielle : infiltrations, état catastrophique des archives communales des petites communes, destruction de l'information et disparitions irréversibles. Colère et sentiment d'impuissance peuvent aussi se partager avec douleur.

Archives communales (inspection du 6 juin 2013) © I. Rambaud

À l'inverse, la satisfaction s'exprimera dans la transmission de « beaux documents » lors d'ateliers pédagogiques par exemple.

[1] *Livres Hebdo*, n° 928, 2 novembre 2012, p. 16.

Des informations sensibles

Ce type d'émotions, qui fait appel à l'intime et majoritairement à la sphère privée, convoque de fortes valeurs greffées sur le bien-être et la satisfaction perçue en échange d'une recherche positive dans le cadre des recherches de loisirs, mais aussi sur le bonheur, l'équilibre mental, voire la nécessité vitale de la reconstruction dans le cas de recherches primordiales touchant par exemple aux révélations familiales dramatiques.

On peut, par facilité, distinguer la nature des recherches selon les points de vue : chercheurs, généalogistes, citoyens, archivistes… Mais il faut bien reconnaître que le document précieux provoque chez tous une émotion savamment dosée par le mélange subtil de la rareté, de la beauté et de l'authenticité. D'où le succès des autographes qui condensent au plus haut point la « présence réelle », au sens religieux du terme (même si le commerce s'en mêle aussi largement pour faire « monter les prix » et gonfler la valeur des documents).

- Pour les chercheurs : le lien avec la connaissance varie selon la nature des recherches (l'esthétique, la rareté, le plaisir de trouver).

Anatole France nous décrit son personnage, Sylvestre Bonnard, chartiste et collectionneur (inspiré d'Etienne Charavay, mort en 1899), qui découvre dans un catalogue le manuscrit qu'il convoite : « La sueur m'en vint au front, et mes yeux se couvrirent d'un voile. Je tremblais, je rougis… »[1].

Cent ans plus tard, l'historien Jean-Marc Berlière lui fait écho : « Imaginez mon émotion… »[2], dit-il en expliquant sa découverte de documents exceptionnels.

Irène Frain (20 octobre 2012 aux Rendez-vous de l'Histoire à Blois) évoque la découverte des lettres inédites de Nelson Green et de Simone de Beauvoir en déclarant : « Nous sommes sortis exaltés de la Fondation »[3].

Jean Birnbaum évoque à son tour « le goût de l'anarchive » reprenant ainsi le mot de Jacques Derrida (*Le Monde des livres* du 19 octobre 2012), tout en saluant l'ouvrage d'Arlette Farge, ce « délicieux petit livre qui fait figure de classique » : « Ce goût n'est pas celui du passé disparu. Il implique une ferveur charnelle à

[1] Anatole France, *Le crime de Sylvestre Bonnard*, dans *Œuvres*, La Pléiade, t. 1, p. 258.
[2] *La Gazette des archives*, n° 225, *op. cit.*, p. 44.
[3] Intervention d'Irène Frain évoquant, aux Rendez-vous de l'Histoire à Blois, la préparation de son livre, *Beauvoir in love*, Michel Lafon, 2012.

l'égard des vieux papiers-documents exhumés, paroles sauvées, existences restituées… » [1].

Quelle que soit la nature des supports, la découverte historique offre des palpitations uniques liées au caractère original des sources et au sentiment de « sauver de l'oubli » des informations jugées nécessaires.

- Pour les généalogistes : il s'agit de découvrir la gazette des familles et, de ce fait, l'appropriation ajoute à l'intensité de l'émotion : « Il y a de l'or dans ces histoires »[2], disent-ils, prêt à revendiquer la propriété d'une lettre trouvée au milieu de minutes notariales d'Ancien Régime sous prétexte qu'elle concerne leur famille (Isabelle Michaut-Pascual, présidente de la Société d'histoire du Bocage gâtinais, Seine-et-Marne).

À l'inverse, la disparition de feuillets provoque rage et colère et la plongée dans les archives les aspire dans le passé au point qu'ils pensaient « voir la calèche venir les chercher en sortant des Archives » (Jeanine Beloni, Cercle généalogique de la Brie, 28 août 2012).

Tous soulignent la différence qu'il y a à travailler sur des originaux ou des microfilms comme « entre un tableau original et une peinture reproduite ».

- Pour les citoyens, il s'agit d'accéder à leur histoire personnelle lorsqu'elle recoupe celle du monde et de leur pays.

Le cas des recherches liées à la spoliation des biens juifs a été parfaitement décrit avec de nombreux témoignages par Caroline Piketty dans *Je cherche des traces de ma mère :*

> « Ceux qui viennent nous voir pour leur famille spoliée ou exterminée sous l'Occupation énoncent avec pudeur et émotion des premiers mots qui semblent émerger après de longues années d'un deuil abominable »[3].
>
> « Vous savez aux Archives, en lisant le dossier de mon père, j'avais envie de hurler. J'étais dans votre salle de lecture, feutrée, silencieuse, mais moi je voulais crier… Une semaine plus tard, je suis parti en pleine forêt et j'ai crié, comme un gosse arraché aux bras de son père »[4].

D'autres recherches personnelles liées aux souffrances antérieures dues à des « vies de misère » peuvent engendrer un retour de souffrance indicible mais

---

[1] Jean Birnbaum dans *Le Monde des livres*, 19 octobre 2012.
[2] Témoignage oral d'Isabelle Michaut-Pascual, présidente de la Société d'histoire du Bocage gâtinais, Seine-et-Marne, recueilli par l'auteur le 28 août 2012.
[3] PIKETTY (Caroline), *op. cit.*, p. 7.
[4] *Ibid.*, p. 63.

perceptible. C'est le cas parfois des personnes qui viennent à Baillet-en-France (Val d'Oise) au Centre international Joseph-Wresinski, fondateur d'ATD-Quart Monde. Un archiviste témoigne du passage d'un père de famille, venu avec son fils, qui avait habité un bidonville de la Campa :

> « Il est arrivé en disant "vous ne trouverez sans doute pas, mais quand j'étais dans le camp, je suis parti en colonies de vacances". Nous avons tapé colonie de vacances et Campa et il s'est reconnu sur la première photo qui est apparue sur l'écran de l'ordinateur. Il avait les larmes aux yeux »[1].

▪ Pour l'archiviste, c'est d'abord l'émotion des trouvailles, des découvertes :

> « La rencontre avec Mme Ranque, en son domicile à Sisteron en septembre 2010… là justement où vécut et mourut Saint-Marcel Eysseric, constitue un moment à la fois émouvant et joyeux : celui procuré par la découverte d'un "beau" fonds photographique, dont on sait qu'il méritera tous les efforts que, par la suite, on lui consentira »[2].

> « […] la passion de la recherche. Je me suis souvent prise au jeu, criant victoire lorsque je trouvais une réponse à une demande. Je me suis vue aussi presque pleurer à la lecture de dossiers bien tristes ou rêver devant de si nombreuses images qui me faisaient envie de voyager »[3].

Mais il faut aussi souligner les difficultés de certaines recherches et d'accueils douloureux qui interagissent avec notre rôle de professionnels :

> « Il est des lectures pénibles, révoltantes et qui vous accompagnent plus longtemps que vous ne l'auriez souhaité »[4].

> « Il est des lectures revigorantes »[5].

> « Comme il ne peut plus retenir son émotion, je fais semblant d'avoir un message à transmettre à notre secrétaire et m'éclipse. À mon retour, il est toujours aussi ému, mais a séché ses larmes…. »[6].

> « Albert me coupe la parole et me lance avec émotion : "De quel droit quelqu'un s'intéresse-t-il à mon père avant moi ? " »[7].

---

[1] « Au trésor des pauvres », *Le Monde,* 6 mars 2013, p. 16.
[2] Jean-Christophe Labadie, directeur des Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence, avant-propos du catalogue consacré à *Saint-Marcel Eysseric*, 2012.
[3] Jacqueline Raffin, assistante de conservation aux Archives départementales de Seine-et-Marne, le jour de son départ des Archives, 18 septembre 2012.
[4] PIKETTI (Caroline), *op. cit.*, p. 13.
[5] *Ibid.*, p. 52.
[6] *Ibid.*, p. 18.
[7] *Ibid.*, p. 42.

> « Je [l'auteur] ne parviens pas à lui cacher mon émotion, car il est le plus âgé de mes interlocuteurs : 97 ans »[1].
>
> « Rien ne remplace le contact avec des archives d'origine mais je peine face à l'émotion provoquée par tant de retrouvailles »[2].
>
> « Ces recherches sont les plus pénibles parce qu'elles portent quelque chose d'extrême. Il y a dans ces souffrances une part de vie et de mort jamais délimitée »[3].

D'une manière générale, tout dossier personnel est susceptible de générer de l'émotion, sans même avoir à le lire. Il suffit que le contexte de sa production soit connu pour qu'on réagisse différemment (surtout s'il est dramatique) ou que la masse des documents soit telle qu'elle évoque par sa quantité même la masse des individus concernés (et leurs malheurs).

Dossiers des accidents du travail des mineurs des Houillères de Lorraine
(Centre des archives industrielles et techniques de Moselle, Saint-Avold) © I. Rambaud

[1] PIKETTI (Caroline), *op. cit.*, p. 53.
[2] *Ibid.*, p. 81.
[3] *Ibid.*, p. 89.

Une petite enquête, menée auprès du personnel des Archives départementales de Seine-et-Marne, fin 2012, m'a permis de constater que, sur les réponses recueillies (8), toutes font état d'émotions ressenties au contact des archives, les qualifiant de surprenantes, enrichissantes, humaines, vivantes, voire douloureuses ou perturbantes. L'indifférence n'est jamais de mise et les émotions sont d'autant plus fortes qu'il s'agit de documents découverts « par hasard », révélant l'intimité des personnages historiques (signature de Bougainville) ou des situations individuelles dramatiques.

Quant à la satisfaction intime d'avoir contribué à l'accès du passé par la rédaction d'inventaires ou à la sauvegarde des documents (archives des petites communes par exemple), elle est unanime.

Tous, enfin, distinguent le caractère original, unique et authentique des archives par rapport au livre. Les archives sont un lien direct avec les individus.

Pour ceux qui sont en contact avec des citoyens en recherche d'un passé récent et douloureux, les émotions sont clairement identifiées comme pénibles (recherche sur des juifs internés ou déportés) ou porteuses d'espoir (« voir le visage d'un homme s'éclairer en voyant le document qui réparera l'injustice subie »[1]).

Pour ma part, deux cas récents de nature différente illustrent bien cette ambivalence qui nous transporte de la satisfaction à l'émotion :

- le cas des « fusillés de la Glandée » en 1944 : les descendants directs viennent en famille consulter le dossier de préfecture et me laissent lire la dernière lettre du condamné, écrite au crayon à papier, qu'ils ont pieusement conservée ;
- Mme K., qui vient consulter le procès de l'assassin de sa mère et en découvre les conditions abominables en présence de l'Association d'aide aux victimes qui officiait aux tribunaux de grande instance de Melun et Fontainebleau (mais qui risque de disparaître).

Notre position de médiateurs nous pose à nous aussi la question de l'accompagnement : c'est ce qui avait motivé l'ouverture en 2004 d'un bureau spécialisé sur l'accueil des familles en recherches de traces aux Archives nationales. En effet, la dérogation pose indirectement la question de la délégation de responsabilité, entre mise à distance et violence.

[1] Témoignage écrit de Marie-Hélène Favot-Dorléans, assistant de conservation principal aux Archives départementales de Seine-et-Marne, décembre 2012.

Le débat qui s'est instauré en août 2012 sur le forum des Archives de France sur la consultation des mineurs en salle de lecture et les risques de communication de documents choquants renvoie tout pareillement aux risques pour les adultes tout à fait majeurs mais également sensibles.

Archives détournées : usages artistiques et émotions créatives

La ligne de partage qui court au sein des archives entre ordre et émotion se retrouve aussi dans la création artistique[1] qui se fonde sur l'histoire, le recyclage et l'usage de la mémoire.

Les pratiques artistiques sont diverses et vont de la création au détournement documentaires.

Nous avons tous en tête de nombreux exemples d'expositions où la photographie vient suppléer l'absence de témoignages écrits. La liste en serait longue. Je ne citerai que les grands portraits réalisés par la photographe Elisa Cornu pour évoquer les harkis, réalisée aux Archives départementales des Bouches-du Rhône en 2012. Jacqueline Ursch a pu en dire :

> « Ces personnes, de par cette exposition dans une institution de mémoire, sont entrées dans notre histoire. On a mélangé nos histoires et elles font bien partie de notre histoire… Il y a eu plusieurs échanges, des conférences, ainsi que des films. Chaque fois, il y a une émotion incroyable qui passe »[2].

Ces portraits sont ainsi devenus des archives, mais elles nous touchent surtout parce qu'il s'agit d'êtres vivants porteurs de drames historiques et d'un « vécu ». Il n'y a pas là « détournement » mais restitution.

En revanche, d'autres créations utilisent les documents d'archives ou s'en inspirent pour produire de nouvelles œuvres, selon trois axes possibles : en valorisant la « méthode archivistique », en recyclant des documents d'archives pour mettre en valeur la dimension émotionnelle ou en fusionnant totalement leurs supports de création à l'imaginaire des archives.

---

[1] Nous limiterons ici le domaine de la création à celui des arts plastiques mais l'exercice serait aussi à conduire avec la littérature (influences, citations, pastiches).

[2] http://crdp.ac-paris.fr/preacpatrimoinesetdiversite/index.php?q=node/13

La dimension « conceptuelle et méthodologique »

Ce choix artistique met en valeur le rôle des boîtes, des contenants, de l'organisation, les notions de recyclage et de conservation et au final celle des traces.

Dans le domaine des arts plastiques, l'œuvre d'art a très tôt été perçue par certains comme « document d'archive » : Marcel Duchamp et Man Ray avec *Élevage de poussière* (1920) ont, les premiers, souligné l'indifférence à l'objet qui permet d'interroger la signification des productions passées et la lenteur du temps qui passe.

Par la suite, les avant-gardes russes (Rodchenko, Kandinsky…) et leur production déjà « objective » comme « trace du temps » ont été suivis par d'autres mouvements comme l'Art conceptuel des années 1960-1970 qui renouvelle aussi le statut des procédures documentaires et se prolonge jusqu'à nos jours :

- « L'archivage comme pratique artistique » : travaux de Karen O'Rourke (maître de conférences à Paris 1), qui analyse depuis 1975 le rôle de l'archive produite par l'artiste « comme une composante non négligeable de notre monde sensible aujourd'hui » dans la mesure où il introduit une méthodologie proche de celle des professionnels (collecte, conservation, classement, accès et communication, etc.) avec des thématiques identiques (généalogie, mémoire, héritages, transmission, etc.) mais aussi des interventions qui sont à l'opposé de nos métiers (parasitage, détournement, réécriture, manipulations, falsifications, etc.) qui visent à la création d'autres œuvres (Edson de Oliveira avec *Brazil 500 files*), Fabrice Oehl qui assure la pérennité de fausses informations numériques en se faisant enregistrer sur les moteurs de recherche ;
- artistes d'e-flux (1999), avec un programme de recherche sur les relations entre artistes, œuvres et société (2003) puis programme de Video Rental (2004) ;
- Hal Foster (« *An archival impulse* » dans October, 2004, n° 110) ;
- Joseph Kosuth avec « Du phénomène de la bibliothèque » (2006) qui met en avant le phénomène de l'empilement ;
- Amanda Ross-Ho, *Untitled still life (I WANT YOU (LOOP))*, 2010 Rosenblum Collection (exposition *Crossing the mirrors,* Paris, 2013), qui réutilise les chutes et emballages de ses créations ;
- « L'institut des archives sauvages », qui a exposé à la villa Arson à Nice (17 février-mai 2012), a mis en valeur « la singularité des dispositifs artistiques de l'archive, les logiques spécifiques qui président à leur formation ». Son horizon est une « archivologie » ou « science des schémas de construction, des modes de fonctionnement et des formes potentielles de l'archive ». Cette exposition était associée au projet « Archive, histoire, projet. Recherches sur les

pratiques artistiques de l'archive » (avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique, DOREsearch, et de la Haute école d'art et de design de Genève, HEAD) avec :

- *Have a rest* en 2007 de Julien Prévieux (ordinateur géant reconstitué) ;
- *Sillages* de Ian Simms en 2009 (papiers peints et archives des chantiers navals de la Seyne-sur-Mer) ;

▪ Vera Molnar, pionnière d'un art géométrique et abstrait, issu de la programmation informatique, utilise aujourd'hui la photographie pour conserver d'éphémères traces laissées sur le sable (*Errances*, février-mars 2013).

La dimension « émotionnelle et sensible »

Ce choix intègre à l'œuvre des photos ou des documents d'archives comme porteurs de sens. De nombreux artistes, qui mettent l'humain au cœur de leur œuvre, se réfèrent à cette pratique. Citons par exemple :

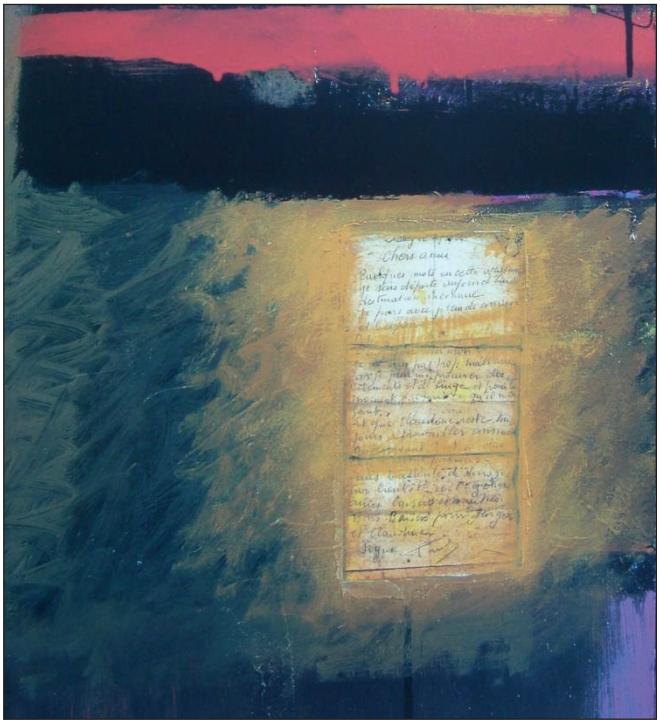
▪ Robert Lepage et le « moulin à images » créé par projection d'images sur les silos de la Bunge à Québec (2008) ;

▪ Gerhard Richter (né en 1932) et le recyclage des photos de famille (*Tante Marianne*, 1965) ou des photos de presse (les 15 peintures du cycle consacré à la mort des membres de la bande à Baader : *18 octobre 1977*, 1988)

> « […] Ce n'est pas que je pense tout le temps comment créer un objet intemporel, c'est plus un désir de conserver une certaine qualité artistique qui nous anime, qui nous émeuve et aille au-delà de ce que nous sommes, qui soit, en ce sens, intemporelle »[1].

▪ Charles Goldstein (né en 1937), artiste marqué à jamais par l'histoire familiale et la Shoah, qui incruste dans ses peintures des documents d'archives comme dans *22 mai 44* (1999-2000), *Les chemins de lumière* (1998) ou *Destination inconnue* (1999-2000).

[1] Exposition *Panorama*, Centre Pompidou, 6 juin-24 septembre 2012.



Destination inconnue
(détail), par
Charles Goldstein,
1999-2000
© Isabelle Rambaud

▪ Christian Boltanski (né en 1944), particulièrement marqué par la mémoire des hommes, comme son œuvre en témoigne depuis *Les archives de C. B., 1965-1989, Les Suisses morts* (1990, Kunsthalle de Hambourg), l'ouvrage *Archives* ou *Les registres du Grand Hornu* (1997). Cette installation géante, reprenant le principe des *Suisses morts*, rend hommage aux mineurs avec un couloir composé de boîtes métalliques patinées par le temps et portant les noms, prénoms et parfois les photos de jeunes gens : « des années d'existence sont contraintes par oppression de remplir l'espace minuscule d'une boîte de fer qu'il est tentant d'associer aux multiples cellules d'un univers carcéral »[1].

Jusqu'à *Archives du cœur* (depuis 2010), qui développe un projet de collecte de tous les battements de cœur des humains volontaires pour se faire enregistrer (le stockage de cet archivage géant étant réalisé par un mécène sur l'île de Teshima au Japon).

[1] Marina Obadia, *Christian Boltanski : dernières années*, dans *Espace Culture*, n° 46, 1998, p. 30. En ligne : //id.erudit.org/iderudit/9553ac

Les archives de C.B. 1965-1988, par Christian Boltanski © ADAGP, Paris, 2014
© Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat

Les Suisses morts, par Christian Boltanski © ADAGP, Paris, 2014
© BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais / Elke Walford

- Bertrand Carrière (né en 1957), photographe, qui a créé *Jubilee* à Dieppe en 2002, pour rappeler le souvenir des 913 soldats canadiens morts durant le Débarquement (mais avec les visages des vivants qui en appellent à la mémoire du passé).

La dimension « fusionnelle »

Ce choix artistique intègre à l'œuvre les intentions liées à l'imaginaire des archives.

Trois artistes suffiront à illustrer la démarche :

- Danièle Tournemine qui, avec *Plis et déplis*, œuvre de tissus présentée aux Archives de l'Aube en 2004, évoque l'entassement et la matière organique des archives :

> « Pour les archives, le piège était lié à la tentation de considérer les archives comme des objets artistiques qui pourraient être présentés dans des vitrines devant lesquelles les visiteurs viendraient s'émouvoir. Or les personnes qui sont venues voir l'exposition, ont été très intéressées par les documents que nous présentions… ils doivent avant tout être expliqués »[1].

- Sylvie Guiot qui, avec ses *Livres muets*, recycle, accumule et confronte son œuvre à celle du temps qui passe et avec la réalité : où commence l'œuvre d'art ? Comment se matérialise le temps ?

Au jeu des différences, les archives jouent leur rôle avec l'épaisseur des siècles.

Livres muets, par Sylvie Guiot, 2010.

© I. Rambaud

[1] Xavier de la Selle, directeur des Archives départementales de l'Aube (mars 2004).

Archives communales de Courtacon, Seine-et-Marne, 1er juillet 2013 © I. Rambaud

- Daniela Schlagenhauf avec *Transmissions* (œuvre acquise en 2012 par le conseil général de Seine-et-Marne pour les Archives départementales).

Originaire de Suisse et installée à Sainte-Eulalie (Cantal), cette artiste céramiste poursuit, comme elle le dit elle-même « son chemin de porcelaine et de grès superposés, gravé d'histoires des plus archaïques aux plus contemporaines. Elle pousse l'écriture hors de sa signification et par étirement n'en garde que la structure en un dialogue poétique et sans frontière »[1]. Présente dans les grandes expositions d'art décoratif (*Circuits céramiques* en 2010), Daniela Schlagenhauf expose aussi régulièrement dans les festivals et manifestations consacrées à la céramique.

Transmissions, par Daniela Schlagenhauf, 2012 © I. Rambaud

[1] Daniela Schlagenhauf, invitation à l'inauguration de son œuvre *Transmissions* aux Archives départementales de Seine-et-Marne, le 11 décembre 2012

Son œuvre est constituée de deux pièces, chacune formée d'un ruban de porcelaine dont la forme se rapproche du parchemin. La première, comme un anneau sans fin, l'autre comme un rectangle formé en replis où viennent s'insérer de fins rouleaux de céramique. Les deux pièces, exposées ensemble et à l'origine de même matière et de même poids à cru, créent ainsi une tension, un champ de vibration entre le temps absolu, infini de la grande forme et le temps de la durée humaine, limitée et singulière, symbolisée par l'empilement des cylindres précieusement conservés.

Les signes réels mais déformés par la cuisson ont été gravés à la main dans l'engobe coloré. Ils évoquent un extrait du premier registre des délibérations du Conseil général lors de sa séance du 3 juillet 1790 : « Heureux si, en rentrant dans nos foyers, si en venant nous réunir à vous, nous entendons une fois dire : "ils ont été utiles à la Nation" ».

La trace, résistant au temps, s'inscrit dans la terre, support millénaire pour en conserver les signes.

Ainsi, l'œuvre traduit en émotion artistique les paroles de l'histoire et transforme ses productions en création.

Les Archives deviennent un trait d'union entre le passé et le présent.

Conclusion : les mondes disparus ?

Il est assez convenu de souligner l'ambivalence des archives qui produisent de l'émotion parce qu'il s'agit toujours de « mondes disparus » et doivent apporter des preuves et documenter l'histoire. L'historien Georges Bensoussan le dit clairement : « C'est ainsi que je conçois l'histoire, avec sa dimension poétique, sensible, littéraire. À condition de documenter l'émotion »[1].

La question qui peut se poser en filigrane est bien celle de la fragilité même de ces mondes disparus malgré tous nos efforts pour les classer, les traiter, les retrouver.

Fragilité des masses de papier inaccessibles ou illisibles.

[1] « Les mondes perdus de Georges Bensoussan », *L'Histoire,* n° 382, décembre 2012, p. 22.

Fragilité des images elles-mêmes et, en même temps, attirance magnétique à l'égard de ce média omniprésent, mais très fugace, sur Internet et les réseaux sociaux.

Au final les questions qui se posent sont les suivantes : l'émotion des images est-elle durable ? Et s'il n'y a plus d'images ? Y aura-t-il une « émotion électronique » ? Quelles seront les « couleurs » des archives demain ?

Je pourrais de fait laisser la parole à une auteure sensible et à un philosophe du siècle dernier pour nous interroger conjointement sur la disparition de ce monde qui s'autodétruit et dont nous sommes les gardiens éphémères.

« Toutes les images disparaîtront » (première phrase du livre d'Annie Ernaux, *Les Années*, 2008).

« Toute image du passé qui n'est pas reconnue par le présent comme étant une de ses propres préoccupations est menacée de disparaître à jamais » (Walter Benjamin [1892-1940], *Thèse sur le concept d'histoire).*

Je préfère de manière plus positive me référer à Spinoza et à sa philosophie de la motivation pour conclure sur la nécessaire réunion de la méthode et du sens, de la raison et de l'émotion, si l'on veut que les Archives soient encore à l'avenir le lieu où s'épanouisse peut-être le « souverain bien », qui n'est autre que la joie de connaître « partagée avec d'autres individus si possible » (*Traité de la réforme de l'entendement*).

Isabelle RAMBAUD
Conservatrice générale du patrimoine
Directrice des Archives départementales de Seine-et-Marne
isabelle.rambaud@cg77.fr

ANNEXES

Bibliographie sommaire

DAMASIO (Antonio R.), *Spinoza avait raison, joie et tristesse, le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2003.

DESCARTES (René), « Les passions de l'âme », 1649, dans *Œuvres philosophiques*, tome III, Paris, Édition Classique Garnier, 1973, p. 942.

DELMAS (Bruno), « Armand-Gaston Camus (1740-1804), premier garde général des Archives nationales », dans *Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement de Paris*, n° 22, 2009, p. 45-64.

DERRIDA (Jacques), *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995.

FARGE (Arlette), *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

LEDOUX (Joseph), *Le cerveau des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2005.

PIKETTY (Caroline), *Je cherche les traces de ma mère, chronique des archives*, Paris, Autrement, 2006.

SPINOZA (Baruch), *Court traité sur Dieu, l'homme et la béatitude*, 1660 (publié en 1878) et *L'Éthique* (1661-1665, publié en 1677).

Liens

LEMAY (Yvon), *Art et archives : une perspective archivistique :*
http://redalyc.uaemex.mx/redalyc/pdf/147/14712771006.pdf

O'ROURKE (Karen), *L'archivage comme pratique artistique* (article mis en ligne le 03/02/2008) :
http://karenorourke.files.wordpress.com/2012/04/karenorourkehdrvol2screen1.pdf

http://www.villaarson.org/images/stories/cnac/service_des_publics/mediationias/2012inst_ac.pdf

http://www.villa-arson.org/images/stories/Espace_presse/InstitutArchivesSauvages/bddpinstitutarchivessauvages.pdf

L'art même, revue belge consacrée aux arts plastiques depuis 1998, numéro 38 avec un dossier « Archives/Documents » :
http://www2.cfwb.be/lartmeme/no038/documents/AM38.pdf

URSCH (Jacqueline), CRDP 2012 :
http://crdp.ac-paris.fr/preacpatrimoinesetdiversite/index.php?q=node/13